

Faire entrer Le théâtre en prison

Comment amener l'art dramatique en milieu carcéral ? Dans cette mission aussi fondamentale que délicate encadrée par l'État, des professionnels s'engagent corps et âme pour ouvrir un peu plus au monde cette citadelle verrouillée.

L'*intervenant a une responsabilité phénoménale. Il vient en milieu carcéral comme un coup de poing. Il va fracturer le temps, l'arrêter, le perturber, déstructurer l'espace par sa présence et son travail. Par contre il donne la possibilité au détenu de retrouver la réalité mais ça dure deux heures. Le comédien s'en va ; le participant repart en détention avec ce qu'il a pu créer*». Les mots sont forts et empreints d'un engagement qui est indissociable de la mission de développement culturel en milieu carcéral que porte Marc Le Piouff pour l'association indépendante Hors cadre qui, en Nord-Pas-de-Calais s'empare, entre autres, de la politique Culture Justice à la demande de la DRAC et de la DISP (direction interrégionale des services pénitentiaires). Le 5 janvier 1986, les ministères de la Culture et de la Justice signaient un premier protocole d'accord afin de renforcer la réinsertion sociale des détenus et rendre la culture accessible à un public oublié. Deux autres (en 1990 et 2009), des circulaires et conventions suivront. Marc Le Piouff dans ces deux départements, qui n'avaient pas encore fusionné avec ceux de la Picardie dans la nouvelle entité de Hauts-de-France, dit avoir coordonné 18 spectacles de théâtre et 9 ateliers en 2015 contre 7 et 3 en 2016. Le théâtre n'est pas ce qu'il y a de plus demandé (la musique est en tête) et d'ailleurs le terme effraie. *«Mieux vaut parler de comédiens»* dit-il. Toutefois, il n'y a pas de pénurie de projets de la part de compagnies (issues de ce territoire ou non) qui le contactent directement ou se rapprochent du SPIP (service départemental pénitentiaire d'insertion et de probation). Il les rencontre toutes, propose une visite de l'établissement pénitentiaire *«pour leur permettre de mesurer le contexte car le plus dur est, de l'avis de tous,*

de traverser l'espace carcéral». Aucune formation n'est dispensée aux intervenants artistes, seuls en atelier avec les détenus sans surveillant. C'est pour cela que Benoît Guillemont, responsable du pôle action culturelle et territoriale au sein de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes pour les départements du Rhône, la Loire et la métro-



**Cathy Bouvard, codirectrice
des Subsistances à Lyon**

*«Il faut que ce qui est produit en prison
soit aussi vu au-dehors.»*

pole de Lyon précise qu'il faut «avoir les reins solides pour travailler avec un public très dispersé». Dans ce contexte fluctuant, Marc Le Piouff prévient les artistes de «ne pas trop se projeter mais bien se préparer et finaliser ses objectifs au fur et à mesure. Cette adaptation constante est indispensable pour permettre à la personne détenue d'être précisément autre chose que cela». Il précise aussi qu'il vaut mieux opérer dans un premier temps sous forme de spectacle qui sera alors un appel à inscription en atelier «parce qu'il est compliqué de communiquer en prison» et que la compagnie a tout intérêt à se présenter ainsi à ces groupes qui – contrainte supplémentaire – évoluent vite (procès, libérations...). Par ailleurs, nul besoin de cibler le thème même de la prison pour être intéressant et si le Nordiste dit n'avoir connu aucune censure en 14 ans de métier, «mieux vaut faire attention à la population des détenus à laquelle l'artiste s'adresse». Le terrorisme ou la pédophilie nécessitent par exemple à ses yeux un accompagnement par un professionnel de la question.

Recommandations

Alors que faire en dépit d'espaces souvent peu adaptés ? La costumière du théâtre municipal des Célestins à Lyon a pu intervenir dans ce milieu fermé, permettre à des femmes de choisir des vêtements de scène, donc un personnage. En a résulté une séance de coiffure, d'habillage, une photo réalisée par un professionnel, diffusée en interne seulement à la maison d'arrêt de Corbas, pour prendre garde à ce que les victimes ne soient pas confrontées à leur bourreau : «Cette expérience a été extraordinaire quant à l'image de soi, la capacité à se projeter dans un imaginaire», se souvient Benoît Guillemont qui gère une enveloppe annuelle de 160 000 € en Auvergne-Rhône-Alpes. Cathy Bouvard, codirectrice des Subsistances à Lyon et qui a initié des projets en prison depuis plus de dix ans, rappelle qu'a eu lieu une réflexion sur l'histoire d'une cicatrice avec le metteur en scène Éric Massé ou, l'an dernier, un travail sur la figure du héros qui a abouti à des affichages dans l'espace public ou encore, plus avant, un atelier avec le chorégraphe Alex Roccoli qui a pu inventer des gestuelles avec des détenus reprises ensuite en spectacle au-dehors. «C'est très important que ce qui se passe à l'intérieur puisse être vu à l'extérieur d'autant que les prisons sont de plus en plus éloignées du quotidien des gens, reléguées hors des villes», constate avec justesse Cathy Bouvard. **NADJA POBEL**



Antoine Caubet, metteur en scène, directeur de la compagnie Cazaril

«En prison, le théâtre est à inventer si on veut qu'il existe»

Vous êtes intervenu en prison très tôt (1994-1996) et avez choisi de travailler en ateliers en vue d'une représentation sur Agamemnon d'Eschyle traduit par Claudel. Pourquoi ce texte ?

C'était un peu de l'inconscience mais j'aime la tragédie grecque. Et la guerre de Troie, le rapport amour-haine entre Agamemnon et Clytemnestre, c'est beaucoup la vie, la nôtre, celle des détenus. Ils sont avant tout humains et vivants et ressentent ce que tout le monde vit : la trahison, la peur. Mais c'est aussi suffisamment loin d'eux et de nous (cette langue, l'époque) pour qu'on puisse y aller tous ensemble de la même manière. Et ces drames puissants, très forts rejoignent des pulsions sur le besoin de justice que l'on a tous. Il était hors de question d'aller vers quelque chose de misérabiliste ou frivole pour leur faire plaisir.

Cet exercice vous a demandé beaucoup de concentration ?

Oui. La prison de la Santé fait peur, c'est très impressionnant et très glauque ; je n'avais jamais mis les pieds dans une prison auparavant. Au début on est très mal à l'aise. L'adaptation est un peu difficile. Je ressortais complètement lessivé, non pas par le travail, mais par la tension nerveuse qu'il pouvait y avoir.

Que retenir-vous de ce contact avec les détenus ?

C'est très particulier car ils sont a priori totalement éloignés d'une quelconque pratique théâtrale. On est face à une humanité dont on ne pourrait pas être plus loin sur la question de la représentation puisqu'ils arrivent là pour passer du temps hors de la cellule et être ensemble. C'est un peu nul et non avendu de commencer à parler de théâtre mais, comme ils s'ennuient profondément, ils sont plutôt de facture pour essayer de faire quelque chose. Pour eux, le théâtre c'est du boulevard mais c'est très facile de leur dire que ça peut être autre chose car la page est totalement blanche. On est confronté au fait que le théâtre est complètement à inventer si on veut qu'il existe. C'est formidable. Ce n'est pas du tout un accès à la culture mais un accès à eux-mêmes, à leur langue et c'est extrêmement important, essentiel même. Il y a un moment où ils parlent, où ils ne discutent plus, ne rigolent plus. Et quand ils parlent on les écoute. C'est plus fort que tout.